Victoires, nouvelle

Viola André

Pour citer cet article
Viola André, « *Victoires*, nouvelle », *Cycnos*, vol. 24.2 (Éclats d'Afrique du Sud/South African Literature), 2007, mis en ligne en 2021.
http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/publication/item/916

Lien vers la notice http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/publication/item/916
Lien du document http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/cycnos/916.pdf

Cycnos, études anglophones
revue électronique éditée sur épi-Revel à Nice
ISSN 1765-3118 ISSN papier 0992-1893

AVERTISSEMENT

Les publications déposées sur la plate-forme épi-revel sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle. Conditions d'utilisation : respect du droit d'auteur et de la propriété intellectuelle.

L'accès aux références bibliographiques, au texte intégral, aux outils de recherche, au feuilletage de l'ensemble des revues est libre, cependant article, recension et autre contribution sont couvertes par le droit d'auteur et sont la propriété de leurs auteurs. Les utilisateurs doivent toujours associer à toute unité documentaire les éléments bibliographiques permettant de l'identifier correctement, notamment toujours faire mention du nom de l'auteur, du titre de l'article, de la revue et du site épi-revel. Ces mentions apparaissent sur la page de garde des documents sauvegardés ou imprimés par les utilisateurs. L'université Côte d'Azur est l'éditeur du portail épi-revel et à ce titre détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation du site. L'exploitation du site à des fins commerciales ou publicitaires est interdite ainsi que toute diffusion massive du contenu ou modification des données sans l'accord des auteurs et de l'équipe d'épi-revel.

Le présent document a été numérisé à partir de la revue papier. Nous avons procédé à une reconnaissance automatique du texte sans correction manuelle ultérieure, ce qui peut générer des erreurs de transcription, de recherche ou de copie du texte associé au document.

EPI-REVEL
Revues électroniques de l'Université Côte d'Azur

Victoires

André Viola*

> Moi, je me fous des Cimbres et des Teutons,mes pinceaux à la main, mais il faut je le sache,qu'ils sont venus, puisqu'ils y sont venus, foutre !
>
> Paul Cézanne

Tout avait commencé, en ce matin d'Octobre, par un grondement sourd venant de l'Ouest. Le grondement était accompagné d'un nuage de poussière dont les imposantes volutes se rapprochaient à grande vitesse, alors qu'il n'y avait aucun signe laissant présager l'orage. La seule explication, surtout après la grande sécheresse de l'été, était l'arrivée d'une troupe à cheval, même si jamais auparavant je n'avais observé quelque chose de cette ampleur. Pourtant rien de ce qui se passe dans la région ne peut m 'échapper. Je déplie mes crêtes rocheuses au-dessus de plusieurs vastes plaines, en particulier celle le long de laquelle avait été tracée la voie Aurélia qui reliait Rome à la Terraconnaise et connaissait un passage incessant d'hommes, de cavaliers et de chariots. Mais, d'ordinaire, lorsqu'un bruit aussi puissant se faisait entendre, c'était lors d'une tempête. Après tout, ce n'est sans doute pas un hasard si les hommes m'ont toujours associé au vent – j'étais déjà « Vint » pour les tribus qui habitaient la région bien avant les Celtes. Ce matin-là, on pouvait se demander s'il fallait associer ce bruit au lointain fracas qui s'était fait entendre trois jours auparavant aux alentours du camp romain d'Aquae Sextiae, et qui aurait pu être celui d'une bataille. D'ailleurs, la veille, j'avais observé l'arrivée d'une puissante armée romaine, mais je n'y avais guère prêté attention tant il était courant pour les légions de se déplacer sur cet itinéraire majeur. Curieusement, malgré leur nombre et la présence de cavalerie, ils avaient fait fort peu de bruit, et c'est dans un silence relatif qu'ils avaient installé leur campement à l'est, sur une légère hauteur dominant la plaine. Pourtant, il m'avait semblé qu'ils s'appliquaient plus que d'ordinaire à aménager leurs retranchements et le soir, autour des feux ne retentirent ni cris, ni chants, signe d'une certaine tension.

---

* Université de Nice-Sophia Antipolis.

Le nuage s'étant rapproché, il avait maintenant atteint la plaine au-dessous de moi. Soudain, une saute de vent chassa le nuage et découvrit une masse confuse de chevaux et de cavaliers avançant de manière désordonnée, tout à l'opposé de la discipline militaire des Romains. Le vent m'apporta aussi des bribes de leurs cris – c'était une langue gutturale, incompréhensible, jamais parlée par ici. Il devenait maintenant évident que cette cavalerie tumultueuse devait former l'avant-garde des populations nomades des Teutons venus du Nord. Les conversations que j'entendais depuis des années dans la région revenaient sans cesse sur cette gigantesque masse humaine qui, pur se nourrir, pillait tout sur son passage. Ce n'était pas vraiment une armée, amis un rassemblement de peuplades comprenant guerriers, femmes, enfants, bétail et lourds chariots. Comme ils devaient laisser paître leurs bêtes, ils ne pouvaient se déplacer que très lentement, et rien ne subsistaient après leur passage. Voilà treize ans que ceux que les Romains considéraient comme des barbares avaient quitté leurs lointaines contrées et personne ne savait quelles étaient leurs véritables intentions. Ils semblaient chercher un lieu pour s'établir, mais jamais ils ne s'arrêtaient longtemps au même endroit tant ils épuisaient rapidement les ressources de la région. Néanmoins, ils ne livraient bataille aux Romains que lorsque ceux-ci leur faisaient obstacle. Que d'histoires n'ai-je pas entendues sur les trois grandes batailles où les Romains avaient été mis en déroute ! La dernière fois, il y avait trois ans exactement, les nomades se trouvèrent face à deux armées romaines près du fleuve que l'on appelait alors Rhodanus. Ils parlementèrent, demandant le libre passage vers le Sud, et il fut convenu d'envoyer des ambassadeurs à Rome pour solliciter l'avis du Sénat. Après le refus de celui-ci, la confrontation était inévitable, et douze légions au moins (les deux armées romaines) furent successivement mises en pièces à cause de la mésentente de leurs généraux.

J'appris par la suite quelles avaient été les conséquences de cette défaite humiliante, lorsqu'un soir une légion campa au pied d'une de mes falaises et que la conversation des officiers remonta jusqu'à moi. Rome, dans cette situation critique, avait fait appel au général Caïus Marius, récent vainqueur en Afrique, réélu consul, alors que la loi imposait un intervalle de dix ans entre deux mandats. Cela faisait maintenant deux ans que Marius avait débarqué à Massilia – on dit Marseille aujourd'hui – et toute la région ne parlait que des préparatifs innombrables qu'il imposait en vue de la grande confrontation. Il avait entièrement réorganisé les armées romaines, amélioré leur armement et leurs méthodes d'approvisionnement. Dans la province, il avait fait aménager des voies navigables pour que les bateaux venant d'Ostie et de Marseille puissent transporter leur chargement jusqu'à Arelate qui est maintenant Arles, et même Ernaginum encore plus au Nord. A vrai dire, l'ampleur des dispositions prises par Marius était à proportion des forces adverses, et j'avais entendu plusieurs fois un récit stupéfiant sur les forces en déplacement. Marius avait un jour établi un campement sur une

hauteur non loin du Rhodanus. De là, il avait pu observer le passage des nomades, et l'on disait que ce passage avait duré six jours entiers au cours de l'été 102. Plus tard, les populations s'étaient séparées en deux grands groupes , les Cimbres remontant vers le Nord et les Teutons descendant vers le Sud. En considérant tout cela, il m'apparaissait que la cavalerie qui approchait devait former l'avant-garde de ce deuxième groupe.

Quant au fracas lointain entendu trois jours auparavant, il avait dû provenir d'une première rencontre avec l'armée romaine qui campait maintenant à l'Est de la plaine. Quoi qu'il en soit, la cavalerie nomade s'était arrêtée prudemment à l'écart du camp romain, en lisière d'un vaste espace découvert au Nord de la rivière. Les guetteurs romains les observaient, mais dans le camp même, régnait une activité fébrile car tous les soldats sans exception étaient occupés au renforcement des protections.

Comme on pouvait s'y attendre, l'arrivée des premiers chariots eut lieu en début d'après-midi, et, pendant des heures, ils se déversèrent sur l'espace où les cavaliers les avaient précédés. Jamais je n'aurais pu imaginer qu'il puisse exister une aussi grande masse de gens assemblés. Ils s'installèrent dans un désordre indescriptible de chariots, tentes, feux de bivouac, enfants courant en tous sens, bétail en semi liberté, tandis qu'une multitude de bruits confus montait jusqu'à moi. Ce qui me frappa aussi, confirmant les rumeurs que j'avais entendues, c'est la taille gigantesque des nomades par rapport à celle des Romains. Toutefois, il était clair que les guerriers ne se livraient à aucune provocation et faisaient comme si le camp n'existait pas. Le lendemain, rien ne se passa. Les légionnaires ne cessaient de renforcer leurs positions. Les Teutons, eux, donnaient l'impression de vouloir se reposer et de profiter de cette rivière qui bordait leur campement. A un moment, ils envoyèrent quelques émissaires à cheval vers le camp romain où ils furent reçus, amis je n'ai bien sûr pas pu entendre ce qui s'était dit dans le secret de la tente de Marius.

La nuit vint. Le calme mit du temps à s'établir chez les Teutons, un grand silence régnait chez les Romains. A un moment, des reflets sur des armes et des cuirasses révélèrent que plusieurs milliers de légionnaires étaient en train de se masser dans la pénombre, près de la porte Est, invisibles aux yeux des Teutons. Ils se glissèrent ensuite dehors sans bruit et pénétrèrent sous le couvert des bois : cela ressemblait fort à une embuscade. En fait, la bataille eut lieu le lendemain. Dès l'aube, les Teutons, pressés d'en découdre, se ruèrent à l'assaut du campement romain sa ns attendre que les légions aient eu le temps de se déployer dans la plaine. Tactiquement, ce n'était pas le bon choix puisque, en attaquant dans la pente, les Teutons se trouvaient toujours en contrebas des Romains. Les légionnaires les clouèrent d'abord au sol par une pluie de javelots, firent mouvement vers l'avant et, dans un combat corps à corps, exterminèrent les survivants de cette première attaque. Pendant ce temps, la cavalerie romaine sortit du camp par la porte

Sud et progressa sans être vue à l'abri d'une colline. Les légionnaires commencèrent alors à s'avancer dans la plaine sur deux longues lignes successives. Le gros de l'armée des Teutons les attaqua alors en plein milieu pour les disloquer, tactique qui leur avait si bien réussi dans les batailles précédentes. C'est à ce point que la nouvelle stratégie de Marius porta tous ses fruits. Ainsi, malgré la disproportion des effectifs, les Teutons ne se trouvèrent jamais en surnombre sur le front actif du combat, que els Romains s'efforçaient toujours de limiter à une ligne, tout en se relayant au bout d'un certain temps d'engagement. Les Teutons, eux, n'avaient aucune tactique, et en fiat les non-combattantes de l'arrière poussaient involontairement vers la mort ceux des leurs qui étaient en première ligne. De plus, la longueur de leurs épées nécessitait un certain espace d'évolution qu'ils n'avaient pas ce jour-là, tandis que le glaive court imposé par Marius à tous les légionnaires se montra particulièrement efficace dans ce corps à corps serré. Quand la cavalerie romaine eut contourné le champ de bataille et pris les Teutons à revers, ce fut le début d'un véritable carnage.

Pendant toute la journée, les cris et le choc des armes se répercutèrent sur mes parois. En fin d'après-midi, quelques cavaliers teutons se regroupèrent et tentèrent de s'échapper par le défilé du Nord. A leur riche appareil, il semblait qu'il s'agissait des chefs et peut-être du célèbre roi Teutobodus lui-même. Mais Marius avait fait boucler le défilé dès le matin par les cohortes de Marcellus, et les fugitifs furent facilement repris. Le soir, la plaine était jonchée de dizaines de milliers de cadavres, l'équivalent de quinze légions romaines. Après le vacarme assourdissant qui avait régné pendant des heures, un calme relatif s'établit, seulement rompu par les cris des blessés que les Romains n'avaient pas eu le temps d'achever. De leur côté, ils ne comptaient que quelques centaines de morts, et ils se retirèrent dans leur camp pour la nuit.

Le lendemain matin, quatre des cinq cohortes de Marcellus qui n'avaient pas combattu et étaient restées en embuscade dans le défilé furent envoyées dans la plaine pour la terrible besogne. Tout nomade – femme, enfant, vieillard – qui ne pouvait pas être considéré comme esclave potentiel, tout guerrier blessé, périt sous le glaive des fantassins. Plus de cent mille, peut-être deux cent mille nomades trouvèrent la mort dans ces deux jours de massacre. Beaucoup de femmes préférèrent se tuer plutôt que d'être violées et réduites en esclavage. Ceux qui avaient été épargnés furent mis sous la garde des cohortes de Marcellus et, le lendemain, envoyés vers Marseille avant d'être embarqués pour Rome.

Lorsque les Romains levèrent le camp, ils laissèrent sur place plusieurs cohortes pour nettoyer le champ de bataille. Il leur fallut près d'un mois. D'abord ils récupérèrent tout ce qui pouvait l'être afin de l'envoyer à Rome, en premier lieu les métaux, et ils rassemblèrent le bétail épars. Puis, ils organisèrent la cérémonie d'incinération des légionnaires morts au

combat. Enfin, l'odeur putride devenant insoutenable, ils allumèrent un gigantesque bûcher pour brûler les cadavres. Encore aujourd'hui les gens qui habitent la plaine disent que le nom du village vient de cette odeur de putréfaction qui imprégna longtemps les environs.

Un mois avait passé. Marius était revenu en personne pour allumer le bûcher. Pendant la cérémonie, un léger mouvement se fit dans la foule à l'arrivée de quatre cavaliers. Ils se frayèrent un chemin jusqu'à Marius, et l'un lui tendit un message. Après l'avoir lu, il annonça qu'il venait d'être nommé consul pour la cinquième fois. Les soldats l'acclamèrent longuement sans se soucier de savoir si la nomination était légale ou non. Mais il était clair que Rome ne pouvait se passer de Marius, car les Cimbres faisaient toujours peser une menace sur la ville. Preuve en était, les mots « terror cimbricus » que j'entendais souvent prononcés par les légionnaires. Marius fut donc envoyé vers le Nord pour les arrêter et il remporta la bataille de la même manière qu'il l'avait fait ici. Les hommes ont gardé de Marius le souvenir d'un général qui a présidé à deux batailles parmi les plus meurtrières de leur histoire, amis pour les habitants de Marseille et de Rome, il reste celui qui les a sauvés de la destruction. Il n'est que de voir le nombre d'hommes de notre région qui ont porté ce nom au cours de siècles.

Quant à mon nom actuel, curieusement, il n'a rien à voir avec la victoire de Marius sur les Teutons, amis il m'a été donné beaucoup plus tard en l'honneur d'une grande victoire navale remportée par les nations chrétiennes contre les Turcs. Il reste que je n'ai jamais pu oublier cet épisode sanglant qui s'est déroulé dans la plaine au-dessous de moi. Les nuits de tempête, je crois encore entendre les cris des femmes et des enfants égorgés. Pour faire taire ces bruits, et pour ne pas désespérer des hommes, je me tourne vers le souvenir de rencontres silencieuses mais intenses avec un homme, un peintre.

La première rencontre eut lieu il y a pus d'un siècle à l'occasion de grands travaux que les hommes exécutaient pour leurs voies ferrées. Je perçus, venant de l'Ouest, comme une interrogation monter vers moi. Là-bas, très loin, un peintre se tenait devant son chevalet de l'autre côté d'une tranchée de chemin de fer. Il était absorbé par la scène devant lui, mais parfois son regard se dirigeait vers moi avec une intensité que je n'avais jamais connue. Puis rapidement son regard s'abaissait à nouveau. C'était comme s'il y avait un obstacle entre nous, un vide qu'il n'était pas encore prêt à combler.

Quinze ans s'écoulèrent avant que je n'éprouve la même impression, cette fois en provenance du Sud. Pendant quelques semaines, je sentis son regard qui, de derrière le chevalet, suivait ma longue ligne de crête. A vrai dire, un tel positionnement révélait un désir d'évitement, d'autant que le chevalet était installé à proximité rassurante d 'habitations. Le choix du face à face avec la grande paroi par laquelle je domine la ville fut progressif. Il se

fit d'abord de derrière un rideau d'arbres – des pins devant un aqueduc, ou des marronniers dans une lointaine propriété. Plus tard, je découvris le peintre au travail posté sous de grands arbres qui ne formaient plus écran, mais devaient sans doute servir de cadre à son tableau.

Pendant les années qui suivirent, il m'apparut que le peintre , sans cesse à la recherche d'un bon endroit, venait poser son chevalet de plus en plus près de moi. Il n'était plus très jeune maintenant, mais je reconnaissais facilement sa silhouette un peu trapue, coiffée d'un grand chapeau de paille contre le soleil d'été ou habillé d'une sorte de houppelande en hiver.

Un jour, j'ia eu la surprise de le reconnaître parmi un petit groupe d'amis qui gravissaient un des chemins menant jusqu'à mon point le plus élevé. C'était la première fois que j'entendais sa voix et je remarquai qu'il s'exprimait avec une jovialité surprenante. Il plaisantait sans arrêt, manifestant une grande satisfaction d'être encore capable à son âge de grimper les pentes. Sans arrêt, il répétait : « Me voilà sur le motif ! », ajoutant dans un grand éclat de rire : « Pour ce que ça sert ! De près on ne voit rien ! » D'autres fois, il encourageait ses compagnons avec des « En avant pour la Terre Promise ! » Et ils lui répondaient par de grands cris de « Vas-y Moïse ! » Tout cela devait faire partie de leurs plaisanteries habituelles.

Après cette mémorable excursion, il sembla assez sûr de lui pour se passer d'intermédiaires et de premiers plans. En quelque sorte il était sorti du bois pour engager un dialogue en tête-à-tête avec moi, dialogue dont lui seul connaissait les questions et recevait les réponses. Avec l'âge, il ne venait plus coucher dans ses cabanons aux alentours, mais se faisait accompagner en carriole. Quand sa courte barbe commença à blanchir, il vint peut-être moins souvent, amis il n'en peignait pas moins sans relâche. Il préférait rester à proximité de l'atelier qu'il possédait maintenant sur une hauteur au-dessus de la ville . De là, il pouvait superbement ignorer tout la paysage en contrebas pour seulement porter son regard sur moi. Ce n'était plus tellement le regard mal assuré du début, mais plutôt un regard qui cherchait confirmation, puis se replongeait longuement dans la composition de son œuvre.